



RELATION PRESSE

Le Public Système Cinéma

Gustave Shaimi : gshaimi@lepublicsystemecinema.fr — 06 50 05 75 35

Clarisse André : candre@lepublicsystemecinema.fr — 06 70 24 05 10

DISTRIBUTION

Pyramide

32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris

01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse

téléchargeables sur

www.pyramidefilms.com

SAÏD BEN SAÏD & MICHEL MERKT présentent

Mathieu
AMALRIC

Josiane
BALASKO

Mélanie
THIERRY

MÄIWENN

Bertrand
BELIN

Denis
LAVANT

Galatée
BELLUGI

avec la participation de
Jalil
LESPERT

Surtout ne soyez pas vous-même



FESTIVAL DE CANNES
HORS COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2021

TRALALA

Un film musical de
Jean-Marie et Arnaud
LARRIERU

Produit par Kevin CHNEIWEISS

DURÉE DU FILM : 2H00

AU CINÉMA LE 6 OCTOBRE

SYNOPSIS

Tralala, la quarantaine, chanteur dans les rues de Paris, croise un soir une jeune femme qui lui adresse un seul message avant de disparaître : « Surtout ne soyez pas vous-même ». Tralala a-t-il rêvé ? Il quitte la capitale et finit par retrouver à Lourdes celle dont il est déjà amoureux. Elle ne se souvient plus de lui. Mais une émouvante sexagénaire croit reconnaître en Tralala son propre fils, Pat, disparu vingt ans avant aux Etats-Unis. Tralala décide d'endosser le « rôle ». Il va se découvrir une nouvelle famille et trouver le génie qu'il n'a jamais eu.



INTERVIEW JEAN-MARIE ET ARNAUD LARRIEU

D'où est partie l'idée de ce film musical inédit dans votre parcours ?

JM : Nous pensions depuis longtemps à une comédie musicale. Kevin Chneiweiss, notre producteur, nous a poussés à creuser ce sillon. La musique a toujours été importante dans nos films. Dans *Un homme un vrai* (2003), il y avait déjà quelques moments chantés, Philippe Katerine avait composé des chansons pour Mathieu Amalric et Hélène Fillières. On est aussi un peu des musiciens ratés. A 15 ans, on avait un groupe tous les deux. L'ingénieur du son qui travaille avec nous en faisait partie ! Quand de grands musiciens parlent de musique, nous comprenons leur langage de la même manière qu'avec des alpinistes qui évoquent la montagne.

A : A partir de cette envie initiale, une conversation avec Philippe Katerine a tout déclenché.

JM : Nous avons évoqué avec lui une histoire avec le souhait qu'il soit à la fois acteur principal et compositeur des musiques... Philippe a accepté. Et même si au bout du compte il n'a pas pu jouer dans le film, ni en composer toutes les musiques, son oui initial nous a orientés vers ce personnage qui va à Lourdes alors qu'il ne connaît pas la ville et qui a peut-être cru voir la vierge...

A : Dans une de ses chansons, Katerine voit d'ailleurs la vierge...

JM : Il affirme l'avoir croisée un matin, après une nuit agitée. La chanson s'appelle *Sainte Vierge*. En tant que Lourdais, nous sommes assez familiers de ces assertions !

A : Ces histoires d'apparitions qui délivrent de mystérieux messages de consolation nous ont toujours intrigués.

Tralala est un homme sans domicile, lunaire, mystérieux. Il rencontre une jeune femme qu'il prend pour la vierge et sa vie change.

JM : Les apparitions arrivent en général aux gens qui vont très mal. Nous voulions qu'un miracle survienne à Lourdes, une chose impossible, et à laquelle on puisse pourtant croire. S'est alors ajoutée une autre piste, venue de l'écrivain américain Jim Harrison que nous aimons beaucoup. Un jour, dans un bled paumé des Etats-Unis, il prend un verre dans un bar et des types du coin lui disent : « Toi, tu es le petit qui a disparu il y a vingt ans ». Harrison répond que c'est impossible, il n'a pas du tout l'âge, mais les mecs n'en démordent pas. « Non, c'est toi ». Nous avons imbriqué les deux récits : un homme part à la recherche d'une fille à Lourdes, qu'il prend peut-être pour la Sainte Vierge ;

une fois arrivé là-bas, on le prend pour un autre et il dit oui. Plus il dit oui, plus il s'aperçoit qu'il marche dans les pas d'un type avec qui il possède des traits communs. Il épouse son destin.

C'est plus qu'une imposture.

JM : Cela nous fascinait, car on ne peut pas directement parler d'imposture. Tralala, en chantant, redonne vie à cet homme. Et lui-même revit en prenant la place d'un autre. Il se découvre un génie qu'il n'a jamais eu.

A : Une phrase de Katerine, « Surtout, ne soyez pas vous-même », qu'on entend plusieurs fois dans le film, nous a nourris pour le scénario. Elle figure dans *Delta*, la première chanson de son album *Magnum*. Plus tard, Bertrand Belin rajoutera : « Soyez sages, soyez de passage ». Tralala est porté par la folle intuition que quelque chose l'attend au bout de son chemin précaire. Ce quelque chose c'est qu'il fait du bien à ceux qui le prennent pour un autre. Il part à la recherche d'une sorte de consolation et c'est lui qui finalement console autour de lui. C'est son côté christique... sans croix.

Mathieu Amalric tient le rôle principal de Tralala. Entre vous, une fidélité se joue depuis vingt ans.

A : Mathieu porte le film avec beaucoup de générosité. Son investissement a été total, physiquement et moralement. Nous pensions à un personnage à la *Boudu sauvé des eaux* ou à la Charlot. On a toujours eu une image de Mathieu à la rue, se réveillant sur un trottoir dans une tente. Un vagabond.

JM : Cela croise aussi la figure de *Vernon Subutex*, que nous avons beaucoup aimée. Un personnage dont le monde et la jeunesse se sont effondrés, avec la possibilité d'un renouveau. Comme Subutex fait redanser le monde, notre personnage peut se révéler et révéler les autres à eux-mêmes.

Comment avez-vous construit cette figure de vagabond ?

A : Il y a une part de désinvolture importante chez Tralala, il s'est laissé déborder et ne s'est pas concentré au bon moment sur les bonnes choses.

JM : On tenait à ce que le personnage parte de zéro, comme si plus aucune histoire ne pouvait lui arriver, jusqu'à ce que cette étonnante fille en bleu s'intéresse à lui devant la gare Montparnasse. Tralala s'accroche à cette « apparition » comme à la possibilité de son salut.

Travailler avec Mathieu Amalric vous a encore étonné ?

JM : Il y a eu comme un défi à lui proposer le rôle et un défi pour lui à l'endosser. Avec Mathieu c'est chaque fois comme une première fois !

A : On est surpris chaque fois ! L'un des enjeux a été de chercher quel chanteur il pouvait être.

JM : On découvre au cours du film une sorte de crooner au « parlé-chanté » séduisant et émouvant. Dans ces moments-là, malgré la préparation en amont, Mathieu fait preuve d'un certain courage physique. Il se jette à l'eau, en direct et devant un public.

A : Nous lui avons fait rencontrer Bertrand Belin en amont du tournage. Nous avons su très tôt que ce serait un des enjeux du récit et de la mise en scène : un acteur qui n'était pas chanteur face à un chanteur qui n'était pas acteur.

Le personnage central s'échappe de Paris pour arriver à Lourdes qu'il ne connaît pas. Mais pour vous, il s'agit d'un retour au pays natal.

JM : Nous avons grandi à Lourdes. Cela faisait quelques années que nous pensions à y tourner à nouveau mais cela n'avait rien d'évident. Nous n'y avons pas posé la caméra depuis *Bernard ou les apparitions* en 1992 et *Madonna à Lourdes* en 2001, deux court-métrages. La comédie musicale a tout débloqué. Jacques Demy a tourné dans des lieux de province forts, Rochefort et Cherbourg. Pour nous Lourdes c'était naturel ! Aussi, nous étions prêts à revenir en assumant notre statut de cinéastes. Quand à 17 ans, on avait dit vouloir faire des films, notre hantise était d'être pris pour des mythomanes ; on a mis du temps à se sentir prêts.

A : Nous étions comme des « demoiselles de Rochefort » qui reviendraient trente ans plus tard dans leur ville natale, après avoir « réussi » dans la capitale.

JM : C'est une expérience assez étrange à notre âge, la cinquantaine. De retour à Lourdes, nous n'étions pas pris pour d'autres, comme Tralala, mais parfois nous ne reconnaissons qu'à moitié les gens. Nous ne savions pas toujours quels noms mettre sur ces visages, y compris ceux de nos amours adolescentes. C'était troublant... Le contraire de notre personnage pour qui chaque pas est inconnu mais qui lui est perçu comme connu. C'est un réservoir à fiction très puissant.

A : Autant l'idée de tourner à Lourdes pouvait nous angoisser a priori, autant la façon dont cela s'est passé a été une libération. Nous avons été très bien

accueillis, comme un regain de vie en ces temps de pandémie. Pour une fois, un tournage n'est pas venu embêter des gens qui bossent, car tout était vide, en pause. Plus aucun pèlerinage.

JM : Lourdes à moitié confinée, en plein été, est devenu un décor de cinéma, presque un studio. À cause de la situation sanitaire nous avons tout un quartier pour nous.

Autour de Mathieu Amalric, comment avez-vous choisi les comédiens ?

JM : Du fait des conditions sanitaires, le casting s'est déroulé à distance, notamment celui de Galatée Bellugi. C'est par elle que tout arrive dans le film : elle incarne la vierge, mais en même temps nous la voulions réelle, comme une jeune fille qui sort de soirée, avec en filigrane la figure de Nadja, l'héroïne d'André Breton. Galatée avait en elle cette possibilité de devenir l'aiguillon poétique du film.

A : En visionnant les essais, clairement il y avait les actrices et il y avait Galatée. Chaque phrase était habitée par quelque chose. On lui disait : « Toi, on sent que tu es passée derrière ». Cela l'effrayait un peu ! Pendant le tournage, elle avait l'habitude de venir seule arpenter le plateau. Quand on arrivait, elle était déjà là, dans une position très inspirante, toujours à la bonne place naturellement. Galatée porte quelque chose d'innocent et de juste. Elle possède une grâce, une légèreté dans le mystère.

JM : Concernant Mélanie Thierry, notre réflexion a été fidèle à un certain esprit du cinéma de genre et « hollywoodien » : une serveuse est forcément sublime, même quand le décor autour d'elle n'a rien de particulier. Mélanie possède cette beauté évidente et c'est une actrice avec beaucoup de nuances. La regarder, c'est regarder la vie, mais stylisée. Mélanie travaille beaucoup en amont, ce qui n'est pas forcément notre cas concernant les acteurs et les actrices. Nous préférons que tout se passe au tournage. On aime se laisser surprendre. Après on ajuste. Pour Mélanie, on a surtout pris ce qu'elle nous a donné, une émotion, une intensité. Nous nous adaptons à elle, comme Tralala le fait avec le personnage qu'elle incarne dans la fiction.

A : Il fallait aussi trouver celle dont son personnage pouvait être jalouse.

JM : Et c'est là qu'est arrivée Maïwenn. En personnage d'hôtelière, bourgeoise, mélancolique, Maïwenn pouvait ne pas sembler être un choix évident. Mais quand nous pensons à Maïwenn, nous savions qu'elle soufflerait dans

les bronches du personnage. La fiction doit savoir résister à cette irruption du « vrai » et s'en trouver décuplée.

A : Maïwenn a tout secoué mais elle a aussi respecté le texte et les chansons, car le « pathos » familial du récit repose sur elle. Elle a su rendre contemporain le regain de cette histoire d'amour très lointaine. Jalil Lespert, quant à lui, est arrivé assez tard sur le projet. On se connaît depuis longtemps et il nous a semblé idéal pour jouer le mari de Maïwenn. On a pensé à des personnes qu'on avait connues à Lourdes, ces rugbymen qui ont épousé des hôtelières...

Bertrand Belin est une révélation.

JM : Oui. Depuis quelques années, on trouvait qu'il avait pris une nouvelle dimension en concert. Son « jeu de scène » s'étoffait, se libérait... Nous avons l'intuition que Bertrand pouvait être un bon acteur en plus de chanter. Et cela a été formidable. Jouer un rocker de province qui se rêvait en Clint Eastwood pour finir en amant désabusé d'une riche hôtelière... Le retour de son « frère » lui tend ce miroir cruel... Bertrand incarne le rôle à merveille tout en restant singulièrement lui-même.

A : Il a aussi en lui l'idée du rapport de classe, il connaît les situations que le personnage traverse.

Et Josiane Balasko ?

JM : Pour jouer la mère, elle s'est imposée. Elle ressemble un peu à la nôtre.

A : Quand elle lance à Tralala : « Je savais que tu reviendrais », on l'écoute, on ne la remet pas en doute. Josiane fait passer une croyance particulièrement intense. Elle suscite aussi une familiarité, quelque chose que tout le monde aime et reconnaît en elle.

Pourquoi avoir choisi plusieurs compositeurs pour la musique ?

JM : Même si nous avons pensé à Jacques Demy, pour l'émotion romanesque qui va avec cette idée très française qu'il faut quitter sa province pour réussir sa vie, nous ne voulions pas d'un modèle Demy/Legrand sur l'aspect musical. Pourquoi faudrait-il un seul Dieu-compositeur ?

A : Notre premier réflexe a été de marquer les différences entre les personnages. A chacun sa tonalité et sa chanson, comme dans la vie. Renaud Létang - l'arrangeur-mixeur-producteur de Katerine, entre autres - a été très important



dans le processus en assumant la direction musicale. Il est multi-style et navigue entre les genres, passant d'Alain Souchon à Oxmo Puccino, mais toujours passionné par le « groove ».

JM : Nous ne nous sommes pas non plus interdits d'utiliser des chansons qui existaient déjà, comme l'a fait Alain Resnais dans *On connaît la chanson*. Mais sans effet de collage ou de citation. Nous tenions à ce que les comédiens interprètent eux-mêmes leurs chansons.

Katerine a tout de même composé les chansons du héros, Tralala.

A : Même s'il s'éloignait du projet, Philippe nous a toujours dit : « Si jamais vous avez besoin de mélodies... ». Tralala devait garder un lien avec son origine « katerinienne ». Un mois avant le tournage, Philippe nous a envoyé des salves de chansons, par SMS, la nuit. C'étaient les mélodies des chansons de Tralala. Une guitare, une voix lointaine...

Vous avez également fait appel à Etienne Daho, Dominique A, Jeanne Cherhal et bien sûr Bertrand Belin.

A : Etienne Daho est arrivé par Maiwenn, ils partageaient le désir de faire quelque chose ensemble. Cette association nous a immédiatement plu, d'autant qu'on connaissait la passion cinéphilique d'Etienne. Pour Mélanie Thierry, nous avons pensé à Jeanne Cherhal qui tout de suite été inspirée par le personnage de Mélanie, « Jeannie », une provinciale de 40 ans...

JM : En parallèle au scénario, nous avons mis en place une playlist avec des chansons, des choses qu'on aimait, et surtout des genres très variés, allant de la musique brésilienne à l'électro-minimaliste en passant par la variété et le rap, avec un maître souverain et souterrain, un disparu... Bashung. Cet enchaînement d'émotions musicales suivait le déroulement narratif du film et pouvait donner à chacun un terrain d'inspiration.

Concernant le texte des chansons, quelle a été votre méthode de travail avec les musiciens ?

A : Nous leur donnions un thème, des idées fortes, des phrases comme « On ne revient pas d'entre les morts » pour Belin, ou cette interrogation pour Jeanne Cherhal : « Qui est-il ? Il me fait prendre le connu pour l'inconnu ». Ensuite, à eux de s'approprier nos intuitions. Ils ne portaient pas de rien, ils ne se disaient pas : « Olala, je dois écrire une chanson pour une comédie musicale ».

JM : L'absence de méthode vraiment prédéfinie a créé une méthode. Nous avons écrit des paroles en nous disant que les chanteurs les récrieraient au final, ce qui nous a libérés. Et à l'inverse on a libéré les chanteurs de l'angoisse de la page blanche. Pendant la préparation, les premières maquettes des chansons nous parvenaient à l'improvisiste, n'importe quand, parfois quand on était au restaurant, ou sur un futur décor... Et l'émotion nous envahissait. Le film s'incarnait soudain.

A : D'une certaine façon, comme on dit « cinéma d'auteur », nous avons choisi des chanteurs et chanteuses « auteurs » : ils ou elles chantent et écrivent.

JM : Il y a eu des croisements passionnants, comme celui entre Dominique A et Josiane Balasko. *Les jours heureux* de Keren Ann, qui figurait dans notre playlist initiale, n'a pas été composée pour le film, mais fonctionne merveilleusement quand Mélanie Thierry la chante. Quant aux quinze dernières minutes du film, elles sont structurées autour du *Mot Juste* de Bertrand Belin. Nous avons mis en scène la chanson comme si elle avait été écrite pour le film, alors que ce n'est pas le cas. Nous voulions cette liberté d'approche.

Comment avez-vous réfléchi à la manière de filmer la musique et la danse ?

A : Nous sommes toujours à une frontière : il ne s'agit pas d'imiter la comédie musicale hollywoodienne avec des chorégraphies impressionnantes, mais de jouer avec le genre tout en le respectant.

JM : Quand le film bascule dans la pure comédie musicale, pour la séquence de boîte de nuit par exemple, nous avons pensé à Vincente Minnelli. A notre manière, nous voulions faire passer la dramaturgie via un numéro dansé et chanté. Le film qu'on aime beaucoup là-dessus, c'est *Brigadoon*, qui se passe dans un lieu hors du monde. Notre *Brigadoon*, c'est peut-être un peu Lourdes !

A : Ce qui fait peur avec la comédie musicale, c'est le moment où la chanson commence et celui où elle finit. L'envol et l'atterrissage. Nous avons travaillé au cas par cas. La manière dont chaque personnage bougeait pendant qu'il chantait déterminait une mise en scène différente pour chacun.

JM : Nous avons travaillé les chorégraphies avec Mathilde Monnier, une belle rencontre sur notre film précédent, *21 nuits avec Pattie*. Elle a parlé avec chaque comédien. En fonction de leur chanson mais aussi de leur façon d'être, leur personnalité, elle proposait une direction... Mélanie Thierry s'est beaucoup investie. Quand elle chante dans le magasin de souvenirs, elle respecte la

chorégraphie « à la lettre ». Nous aimons la façon dont ces gestes commentent les paroles sans pour autant faire doublon avec la chanson. Quant à Mathieu, devant le miroir de la boîte de nuit, on s'amuse à le voir tester lui-même sa propre chorégraphie. A la fin, avec les 150 figurants qui constituaient le public et devaient conserver leurs masques, Mathilde a imaginé des mouvements plus collectifs, travaillés sur le plateau quelques heures avant le tournage. On a ainsi l'impression de voir s'inventer la chorégraphie, comme si la danse venait des gens eux-mêmes, de leur envie de bouger ensemble.

Le tournage a eu lieu à l'été 2020, dans des conditions spéciales dues à la pandémie, que vous avez incluses au film. Vous avez décidé de garder les masques et d'en jouer.

A : Nous savions que dans les scènes de rue à Paris, tournées de manière documentaire, il y aurait des masques dans le champ. Ce n'était pas possible autrement. Donc autant l'accepter et en faire quelque chose. Il y a une logique inspirante à tourner une comédie musicale dont le mot d'ordre est « Ne soyez pas vous-mêmes » avec des personnages masqués.

JM : En montagne nous faisons toujours avec la pluie et le vent sur les plateaux de tournage. C'est une habitude que nous avons prise que de respecter la réalité qui entoure la fiction. Nous ne faisons pas un cinéma isolé du monde. Alors, on a filmé la vie telle qu'elle se présentait à ce moment-là...

A : Si on avait voulu mettre cela en scène, ça n'aurait pas été possible. Mais c'est arrivé.

JM : Quand on nous posait la question de la pandémie, nous répondions de façon cinéphilique... Le Président français a parlé de « guerre » ? Nous avons pensé au cinéma d'après-guerre, marqué à la fois par Rossellini et la comédie musicale. Des cinéastes portaient dans la rue pour comprendre ce qui se passait et simultanément un surplus de fiction s'installait dans les studios. On voulait absolument garder ce rapport, ce vis-à-vis, entre le documentaire et la comédie musicale. Nous avons choisi un jeune chef-opérateur, Jonathan Ricquebourg, capable à la fois d'éclairer des scènes complexes mais aussi de tenir la caméra à l'épaule s'il fallait suivre un personnage à la rue.

Avez-vous tourné les scènes musicales en playback ou en son direct ?

JM : En France on tient en général au son direct. Mais la réalité est toujours plus complexe.

A : Déjà, on a enregistré les chansons en amont, ce qui rassurait tout le monde. Pour préserver le son direct, nous avons proposé aux acteurs de tourner avec des oreillettes. Donc, ils chantaient en direct tout en écoutant la version enregistrée. Ensuite, au montage, nous avons le choix entre le direct et le playback, avec la possibilité de les mélanger. Et la seule question qui prévalait alors, c'est celle de l'émotion et de ses nuances. Rien ne peut remplacer l'émotion provoquée par le surgissement des paroles chantées en direct et en situation par les acteurs et actrices.

JM : Au final, la force et l'intensité du son direct sont restées centrales.

Tralala a été particulièrement intense, à cause de la pandémie et du choix de la comédie musicale. Qu'en reprenez-vous ?

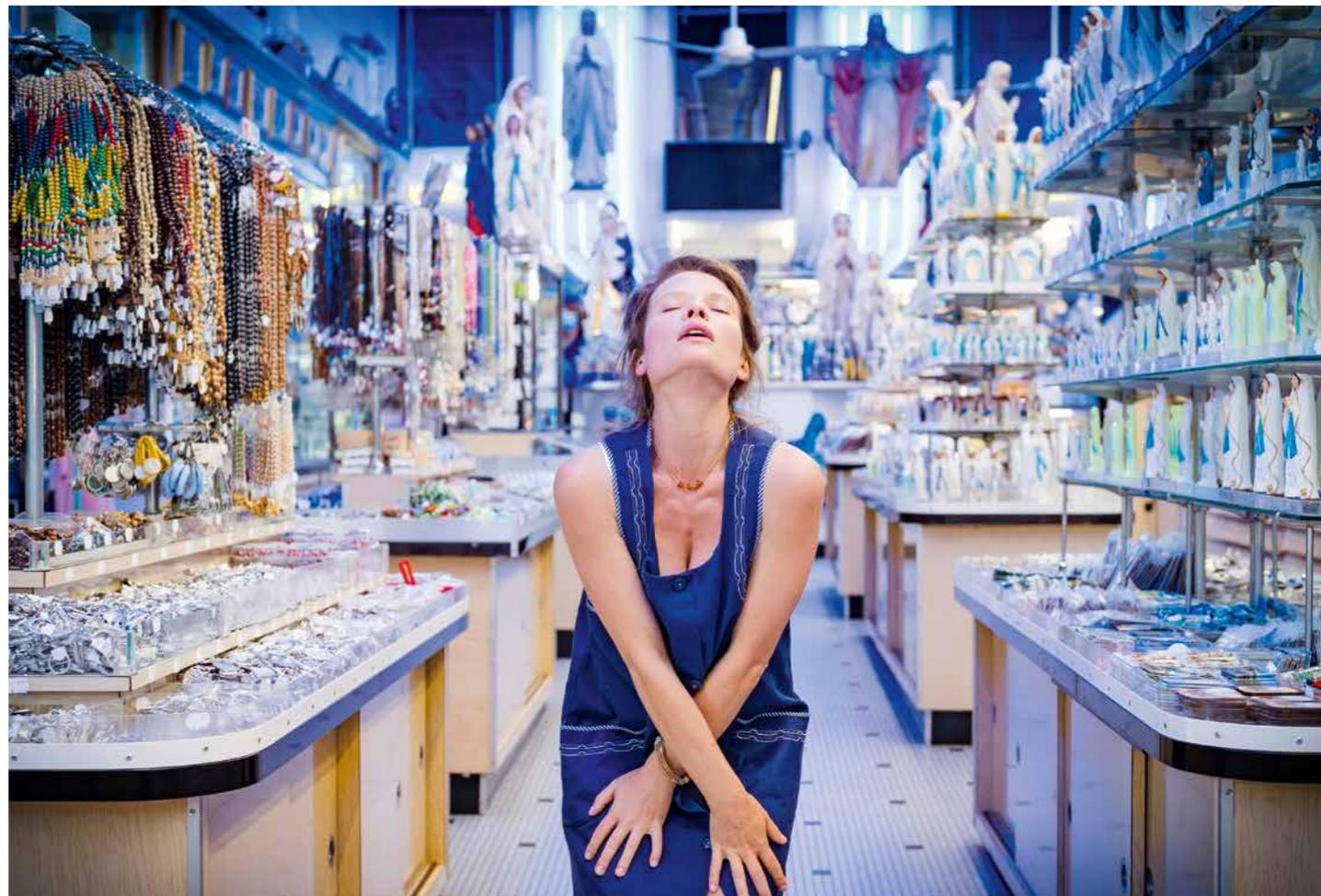
JM : Quand le premier confinement est arrivé, on s'est posé des questions. Que faire ? Attendre la fin du monde ? Nous avons décidé d'entamer le casting. En réalité le confinement apportait un état de très grande disponibilité chez les comédiens et les chanteurs. Nous avons eu des réponses inspirées et très rapides.

A : Parfois, on tourne un film en pensant déjà au suivant. Mais cette fois, tout le monde était centré sur le moment à traverser. Nous étions portés par cette idée de comédie musicale et l'émotion qui se dégageait des chansons. Nous avons tourné en apnée, mais coûte que coûte, ce film-là, nous devions le faire.

JEAN-MARIE et ARNAUD LARRIEU FILMOGRAPHIE

- 2015** **21 NUITS AVEC PATTIE**
Avec Karin Viard, Isabelle Carré, André Dussollier et Sergi López
FESTIVAL D'ANGOULÊME
FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN, PRIX DU MEILLEUR SCÉNARIO
- 2013** **L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT**
Avec Mathieu Amalric, Karin Viard, Maiwenn, Sara Forestier et Denis Podalydès
FESTIVAL DE TORONTO
FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN
- 2009** **LES DERNIERS JOURS DU MONDE**
Avec Mathieu Amalric, Catherine Frot, Karin Viard et Sergi López
FESTIVAL DE LOCARNO 2009, PIAZZA GRANDE
- 2008** **LE VOYAGE AUX PYRÉNÉES**
Avec Sabine Azéma et Jean-Pierre Darroussin
FESTIVAL DE CANNES, QUINZAINES DES RÉALISATEURS
- 2005** **PEINDRE OU FAIRE L'AMOUR**
Avec Sabine Azéma, Daniel Auteuil, Sergi Lopez et Amira Casar
FESTIVAL DE CANNES, SÉLECTION OFFICIELLE, COMPÉTITION
- 2003** **UN HOMME UN VRAI**
Avec Mathieu Amalric et Hélène Fillières
- 2000** **LA BRÈCHE DE ROLAND**
Avec Mathieu Amalric et Cécile Reiger
FESTIVAL DE CANNES, QUINZAINES DES RÉALISATEURS
- 1999** **FIN D'ÉTÉ**
Avec Philippe Suer, Pia Camilla Copper, Marie Henriau et Pierre Maguelon
FESTIVAL DE CANNES, SÉLECTION ACID

Jean-Marie et Arnaud LARRIEU ont reçu le Prix Jean Vigo d'honneur 2020 pour l'ensemble de leur œuvre



A PROPOS DES CHANSONS

La plupart des chansons originales de **Mathieu Amalric** (Tralala) ont été composées par **Philippe Katerine**.

Les chansons originales de **Bertrand Belin** (Seb) ont été composées par **Bertrand Belin**.

La chanson originale de **Josiane Balasko** (Lili) a été composée par **Dominique A.**

La chanson originale de **Mélanie Thierry** (Jeannie) a été composée par **Jeanne Cherhal**.



La chanson de **Maiwenn** (Barbara) a été composée par **Etienne Daho** et **Jean-Louis Pierrot**.

Joseph Brisset et **Balthazar Gibert** (Robin et Balthazar) du duo rap **Sein** interprètent eux-mêmes leurs chansons, composées par **Aladin Létang**.

D'autres chansons existantes de **Philippe Katerine** (*Delta*, *Sexy-cool*, *Jésus Christ mon amour*, *Rêve heureux*), **Dominique A** (*La splendeur*), **Keren Ann** (*Les jours heureux*) et **Bertrand Belin** (*Le mot juste*) sont également reprises par les comédiens et comédiennes dans le film.

Les paroles des chansons originales ont été écrites par ou co-écrites avec **Arnaud** et **Jean-Marie Larrieu**.

La réalisation et les arrangements musicaux de toutes les chansons ont été effectués par **Renaud Létang** au Studio Ferber. Il a également composé les musiques originales avec la collaboration d'**Aladin Létang**.

Bande-Originaire disponible chez **Cinq7 (Wagram)** – octobre 2021

Contact: pauline.dageville@cinq7.com

Liste artistique

Tralala **Mathieu AMALRIC**
Lili **Josiane BALASKO**
Jeannie **Mélanie THIERRY**
Barbara **MAÏWENN**
Seb **Bertrand BELIN**
Climby **Denis LAVANT**
Virginie **Galatée BELLUGI**
Benjamin **Jalil LESPERT**
Robin **Joseph BRISSET**
Balthazar **Balthazar GIBERT**



Liste technique

Chansons originales

PHILIPPE KATERINE, BERTRAND BELIN, DOMINIQUE A, JEANNE CHERHAL, ETIENNE DAHO, SEIN

Réalisation et scénario **JEAN-MARIE et ARNAUD LARRIEU**
Produit par **KEVIN CHNEIWEISS**
Direction musicale **RENAUD LÉTANG**
Chorégraphie **MATHILDE MONNIER**
Image **JONATHAN RICQUEBOURG**
Montage **ANNETTE DUTERTRE**
Son **OLIVIER MAUVEZIN, KATIA BOUTIN, MARGOT TESTEMALE**
Mixage **CYRIL HOLTZ, MATTHIEU TERTOIS**
Décors **LAURENT BAUDE**
Costumes **JUDITH DE LUZE**
1ere Assistante mise en scène **AMANDINE ESCOFFIER**
Directrice de production **VÉRONIQUE LAMARCHE**
Supervision musicale **ÉLISE LUGUERN**
Directrice de post-production **CHRISTINE DUCHIER**

Une coproduction **SBS PRODUCTIONS, ARTE FRANCE CINÉMA**

Avec la participation de **CANAL +, CINÉ +, ARTE FRANCE**

En association avec **PYRAMIDE, CINÉMAGE 15**

Avec le soutien de la **RÉGION OCCITANIE** en partenariat avec le **CNC**

Avec le soutien du **CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE**

Copyright photo © Photo Jérôme Prébois / SBS Productions

Distribution France **Pyramide**

Ventes internationales **Pyramide International**

France | 2021 | 2h00 | DCP | 5.1 | Scope | Couleur



PYRAMIDE
DISTRIBUTION